

ANDRÉ
COMTE-SPONVILLE

Le plaisir *de* penser

UNE INTRODUCTION
À LA PHILOSOPHIE



*« Un livre parfait,
qu'on a envie d'annoter,
de lire et de relire. »*

François Busnel,
La Grande Librairie

Vuibert

ANDRÉ
COMTE-SPONVILLE

Le plaisir
de
penser

UNE INTRODUCTION
À LA PHILOSOPHIE



Vuibert

Publié sous la direction de Michel Piquemal et Marc de Smedt

Couverture : Le Petit Atelier

Pensées sur la morale, © Albin Michel, 1998

Pensées sur la politique, © Albin Michel, 1998

Pensées sur l'amour, © Albin Michel, 1998

Pensées sur la mort, © Albin Michel, 1998

Pensées sur la connaissance, © Albin Michel, 1998

Pensées sur la liberté, © Albin Michel, 1998

Pensées sur Dieu, © Albin Michel, 1999

Pensées sur l'athéisme, © Albin Michel, 1999

Pensées sur l'art, © Albin Michel, 1999

Pensées sur le temps, © Albin Michel, 1999

Pensées sur l'homme, © Albin Michel, 2000

Pensées sur la sagesse, © Albin Michel, 2000

Édition augmentée : © Vuibert, 2015 et 2022

Et pour la présente édition :

ISBN : 978-2-311-15086-5

© Vuibert, octobre 2023

Vuibert – 5, allée de la 2^e D.-B. – 75015 Paris

www.vuibert.fr

À la mémoire de Pierre Hervé (1913-1993)

« Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire ! »
Diderot

Avant-propos

« *La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité.* »

Ludwig Wittgenstein

Philosopher, c'est penser par soi-même ; mais nul n'y parvient valablement qu'en s'appuyant d'abord sur la pensée des autres, et spécialement des grands philosophes du passé. La philosophie n'est pas seulement une aventure. Elle est aussi un travail, qui ne va pas sans efforts, sans lectures, sans outils. Les premiers pas sont souvent rébarbatifs, qui en découragèrent plus d'un. C'est ce qui m'a poussé, il y a une quinzaine d'années, à publier des « Carnets de philosophie ». De quoi s'agissait-il ? D'une collection d'initiation à la philosophie : douze petits volumes, chacun constitué d'une quarantaine de textes choisis, souvent très brefs, et s'ouvrant par une présentation de quelques feuillets, dans laquelle j'essayais de dire, sur telle ou telle notion, ce qui me semblait l'essentiel.

Ce sont ces douze Carnets, mais revus et augmentés, qui constituent le présent ouvrage. Leur rassemblement en un seul volume dit peut-être mieux l'unité de la démarche, qui reflète celle – quelle que soit la multiplicité de ses objets et des écoles

qui s’y affrontent – de la philosophie. La modestie du propos n’en reste pas moins la même : il s’agit toujours d’une initiation, disons d’une porte d’entrée, parmi cent autres possibles, dans la philosophie. Ce n’est qu’un point de départ, qu’un premier contact, que j’ai voulu à la fois facile et direct, avec la pensée des plus grands auteurs. À chacun, une fois ce livre lu, de partir lui-même à la découverte des œuvres, comme il faut le faire tôt ou tard, et de se constituer, s’il le veut, sa propre anthologie, qui restera toujours inachevée mais qu’il faut souhaiter plus vaste que celle-ci... Vingt-cinq siècles de philosophie font un trésor inépuisable. Si ce modeste ouvrage peut donner l’envie, à tel ou tel, d’aller y voir de plus près, s’il peut l’aider à y trouver du plaisir et des lumières, il n’aura pas été composé en vain.

Quant au public visé, je pensais d’abord aux adolescents, avant de découvrir, notamment par le courrier reçu, qu’il allait bien au-delà. De ce parti pris initial, il est pourtant resté quelque chose : le choix de certains exemples, un certain point de vue, un certain ton, l’insistance mise, parfois, sur tel ou tel aspect... Autant de traits que je n’ai pas cru devoir, reprenant l’ensemble, corriger. Il n’y a pas d’âge pour philosopher ; mais les adolescents, plus que les adultes, ont besoin qu’on les y accompagne.

Qu’est-ce que la philosophie ? Je m’en suis expliqué bien souvent, et encore dans le dernier de ces douze chapitres. La philosophie n’est pas une science, ni même une connaissance. Ce n’est pas un savoir de plus ; c’est une réflexion sur les savoirs disponibles. C’est pourquoi on ne peut apprendre la philosophie, disait Kant : on ne peut qu’apprendre à *philosopher*. Comment ?

En philosophant soi-même : en s'interrogeant sur sa propre pensée, sur celle des autres, sur le monde, sur la société, sur ce que l'expérience nous apprend, sur ce qu'elle nous laisse ignorer... Qu'on rencontre en chemin les écrits de tel ou tel philosophe illustre, c'est ce qu'il faut souhaiter. On pensera mieux, plus fort, plus profond. On ira plus loin et plus vite. Encore cet auteur, ajoutait Kant, « doit-il être considéré non pas comme le modèle du jugement, mais simplement comme une occasion de porter soi-même un jugement sur lui, voire contre lui ». Personne ne peut philosopher à notre place. Que la philosophie ait ses spécialistes, ses professionnels, ses enseignants, c'est entendu. Mais elle n'est pas d'abord une spécialité, ni un métier, ni une discipline universitaire : elle est une dimension constitutive de l'existence humaine. Dès lors que nous sommes doués et de vie et de raison, la question se pose pour chacun d'entre nous, inévitablement, d'articuler l'une à l'autre ces deux dimensions. Et certes on peut raisonner sans philosopher (par exemple dans les sciences), vivre sans philosopher (par exemple dans la bêtise ou la passion). Mais point, sans philosopher, penser sa vie et vivre sa pensée, du mieux qu'on peut – puisque c'est la philosophie même.

La biologie ne dira jamais à un biologiste comment il faut vivre, ni s'il le faut, ni même s'il faut faire de la biologie. Les sciences humaines ne diront jamais ce que vaut l'humanité, ni ce qu'elles valent. C'est pourquoi il faut philosopher : parce qu'il faut réfléchir sur ce que nous savons, sur ce que nous vivons, sur ce que nous voulons, et qu'aucun savoir n'y suffit ou n'en dispense. L'art ? La religion ? La politique ? La morale ? Ce sont de grandes choses, mais qui doivent elles aussi être interrogées. Or, dès qu'on les interroge, ou dès qu'on s'interroge sur elles un peu

profondément, on en sort, au moins en partie : on fait un pas, déjà, dans la philosophie. Que celle-ci doive à son tour être interrogée, aucun philosophe ne le contestera. Mais interroger la philosophie, ce n'est pas en sortir, c'est y entrer.

Par quelle voie ? J'ai suivi ici la seule que je connaisse vraiment, celle de la philosophie occidentale. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait point d'autres. Philosophier, c'est vivre avec la raison, qui est universelle. Comment la philosophie serait-elle réservée à quiconque ? Qu'il y ait, notamment en Orient, d'autres traditions spéculatives et spirituelles, nul ne l'ignore. Mais on ne peut parler de tout, et il y aurait quelque outrecuidance de ma part à prétendre présenter des pensées orientales que je ne connais, pour la plupart, que de seconde main. Que la philosophie soit exclusivement grecque et occidentale, comme le voulait Heidegger, je n'en crois rien. Mais qu'il y ait, en Occident et depuis les Grecs, une immense tradition philosophique, qui est la nôtre, j'en suis évidemment convaincu, comme tout le monde, et c'est vers elle, en elle, que je voudrais guider mon lecteur. L'ambition de ce florilège, sous la brièveté du propos, est déjà, quant à son objet, démesurément vaste. Cela devrait excuser son incomplétude, qui fait partie de sa définition.

Vivre avec la raison, disais-je. Cela indique une direction, qui est celle de la philosophie, mais ne saurait en épuiser le contenu. La philosophie est questionnement radical, quête de la vérité globale ou ultime (et non, comme dans les sciences, de telle ou telle vérité particulière), création et utilisation de concepts (même si on le fait aussi dans d'autres disciplines), réflexivité (retour sur soi de l'esprit ou de la raison : pensée de la pensée), méditation sur sa propre histoire et sur celle de l'humanité, recherche de la plus

grande cohérence possible, de la plus grande rationalité possible (c'est l'art de la raison, si l'on veut, mais qui déboucherait sur un art de vivre), construction, parfois, de systèmes, élaboration, toujours, de thèses, d'arguments, de théories... Mais elle est aussi, et peut-être d'abord, critique des illusions, des préjugés, des idéologies. Toute philosophie est un combat. Son arme ? La raison. Ses ennemis ? La bêtise, le fanatisme, l'obscurantisme – ou la philosophie *des autres*. Ses alliés ? Les sciences. Son objet ? Le tout, avec l'homme dedans. Ou l'homme, mais dans le tout. Son but ? La sagesse : le bonheur, pour autant qu'on puisse l'atteindre, mais dans la vérité, ou dans ce que nous pouvons en connaître. Il y a du pain sur la planche, comme on dit, et c'est tant mieux : les philosophes ont bon appétit !

En pratique, les objets de la philosophie sont innombrables : rien de ce qui est humain ou vrai ne lui est étranger. Cela ne signifie pas qu'ils soient tous d'égale importance. Kant, dans un passage fameux de sa *Logique*, résumait le domaine de la philosophie en quatre questions : *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? Qu'est-ce que l'homme ?* « Les trois premières questions se rapportent à la dernière », remarquait-il. Mais elles débouchent toutes les quatre, ajouterai-je, sur une cinquième, qui est sans doute, philosophiquement et humainement, la question principale : *Comment vivre ?* Dès qu'on essaie de répondre intelligemment à cette question, on fait de la philosophie. Et comme on ne peut guère éviter de se la poser, il faut en conclure qu'on n'échappe à la philosophie que par la bêtise ou l'obscurantisme.

Faut-il faire de la philosophie ? Dès qu'on se pose la question, en tout cas dès qu'on essaie d'y répondre sérieusement, on

en fait déjà – « car c'est déjà philosopher, remarquait Aristote, que se demander si on doit le faire ». Cela ne veut pas dire que la philosophie se réduise à sa propre interrogation sur elle-même, encore moins à son autojustification. Car on en fait aussi, peu ou prou, bien ou mal, lorsqu'on s'interroge (si c'est de façon à la fois rationnelle et radicale) sur le monde, sur l'humanité, sur le bonheur, sur la justice, sur la liberté, sur la mort, sur Dieu, sur la connaissance, sur l'ignorance... Et qui pourrait y renoncer ? L'être humain est un animal philosopant. Il ne peut renoncer à la philosophie qu'en renonçant à une part de son humanité.

Il faut donc philosopher : penser aussi loin qu'on peut, et plus loin qu'on ne sait. Dans quel but ? Une vie plus humaine, plus lucide, plus sereine, plus raisonnable, plus heureuse, plus intense, plus libre... C'est ce qu'on appelle traditionnellement la sagesse, qui serait un bonheur sans illusions ni mensonges. Peut-on l'atteindre ? Jamais totalement sans doute. Mais cela n'empêche pas d'y tendre, ni de s'en approcher. « La philosophie, écrit Kant, est pour l'homme effort vers la sagesse, qui est toujours inaccompli. » Aussi convient-il de s'y mettre sans tarder, et sans cesser. Il s'agit de penser mieux, pour vivre mieux. La philosophie est ce travail ; la sagesse, ce repos.

Quelle philosophie, puisqu'il y en a plusieurs ? On y voit souvent une espèce d'objection : « À quoi bon lire les philosophes, demande-t-on, puisqu'ils ne sont d'accord sur rien, puisqu'il y a autant de philosophies différentes que de philosophes ? » Le constat n'est pas tout à fait faux (quoiqu'il y ait malgré tout des écoles, des courants, des convergences), mais on aurait tort d'en

tirer argument pour renoncer à la philosophie. Je dirais plutôt l'inverse : c'est justement parce que les philosophes ne sont pas toujours d'accord entre eux, ni souvent, que je dois philosopher moi-même ! Cela distingue fortement la philosophie des sciences, au bénéfice objectivement de celles-ci, mais subjectivement de celle-là. Pourquoi devrais-je faire moi-même des mathématiques, de la physique, de la biologie, puisque je ne pourrais y parvenir qu'au même résultat que n'importe qui, ni y découvrir, dans le meilleur des cas, autre chose que ce qu'un autre aurait pu découvrir aussi bien ? Il n'y a pas de sot métier, mais pas non plus d'obligation de les pratiquer tous. Quelle est la vitesse de la lumière ? Quels sont les constituants de l'ADN ? Quelle somme font, dans un espace euclidien, les trois angles d'un triangle ? Il est souhaitable, pour ma culture générale, que je connaisse la réponse. Mais point nécessaire que je sois en état d'en juger par moi-même : le consensus des scientifiques, dans leur domaine de compétence, peut me dispenser de refaire pour mon propre compte le travail qu'ils ont accompli, dont nul, parmi eux, ne conteste les résultats au moins partiels et provisoires. Je peux leur faire confiance, et même il y aurait quelque ridicule, si je ne suis pas l'un d'entre eux, à prétendre avoir un avis personnel sur ces questions.

En philosophie, rien de tel. Dieu existe-t-il ? Y a-t-il une vie après la mort ? Sommes-nous libres ou déterminés ? Que valent nos connaissances ? Qu'est-ce que le bonheur ? Qu'est-ce que la justice ? Comment les atteindre ou s'en approcher ? Sur toutes ces questions, qui sont philosophiques ou qui peuvent le devenir (aucune question n'est philosophique en soi : elle ne le devient que par la rationalité de son traitement), et sur mille autres du même genre, aucun consensus entre les plus grands philosophes, bien

au contraire ! Il faut donc que j'en juge par moi-même, certes en m'appuyant sur tel ou tel, si je le juge éclairant, mais sans jamais tenir la pensée d'un auteur pour un dogme qui pourrait me dispenser d'y réfléchir – car alors ce ne serait plus philosophie mais religion ou idéologie.

Les philosophes ne sont pas les femmes ou les hommes de ménage de l'esprit. Pourquoi embauche-t-on une femme ou un homme de ménage ? Pour n'avoir pas à faire le ménage soi-même. C'est un peu de temps libre en plus, ou de fatigue en moins. Alors que ce serait se tromper du tout au tout que de croire qu'on va lire un philosophe pour n'avoir pas à philosopher soi-même. C'est l'inverse qui est vrai : il n'y a de sens à lire un philosophe que pour philosopher soi-même un peu mieux, ou un peu moins mal. Le temps, ici, n'est pas ce qui importe, ni la fatigue, mais le plaisir de penser, d'autant plus vif qu'il se confronte – sur des questions qui touchent au tout de notre existence – à la pensée de quelques-uns des plus grands génies que l'humanité ait produits.

« L'admiration est le fondement de toute philosophie », disait Montaigne. Le mot « admiration », sous sa plume, gardait son sens premier d'étonnement. Mais j'aime que le sens moderne, loin d'infirmier la formule, en redouble la portée. Philosopher, notaient Platon et Aristote, c'est d'abord s'étonner de ce qui est. Or rien n'étonne davantage que la grandeur. Celle des philosophes, ou de certains d'entre eux, est sans doute la plus forte incitation à philosopher soi-même. Les quelque six cents extraits ou citations qu'on trouvera dans ce recueil n'ont pas d'autre but que d'en suggérer l'idée et d'en faciliter – spécialement pour ceux, jeunes ou vieux, qui en ignorent tout – une première approche. Que nul n'entre ici s'il n'est capable d'admirer.

Il fallait, pour disposer ces textes au sein de chaque chapitre, un ordre. Chronologique ? C'eût été donner le dernier mot aux plus récents, et se tromper par là sur la philosophie. Les sciences progressent : les savants les plus modernes y ont toujours raison contre les plus anciens, par quoi toute science du passé est une science dépassée. Mais la philosophie non : elle est plus proche en cela des arts, où tout sommet reste indépassable. Aussi ai-je opté pour un ordre plus subjectif, donc plus discutable, qui ne vise qu'à rendre la lecture plus facile, plus vivante, plus éclairante. Au reste, nul n'est tenu de les lire dans l'ordre. Un florilège n'est ni un manuel ni un traité, encore moins un système. À chacun d'y trouver son chemin, toujours bon s'il lui permet d'avancer – fût-ce, comme c'est souhaitable, en revenant parfois sur ses pas. Un livre à feuilleter plutôt qu'à lire ? Peut-être. Mais aussi à relire, en un ordre à chaque fois différent, plutôt qu'à feuilleter. C'est prendre modèle sur Montaigne, qui préférait lire « sans ordre et sans dessein, à pièces décousues ». Cette méthode, qui n'est pas la seule, ni toujours suffisante, n'est pas non plus la pire. Il n'est pas exclu qu'elle soit parfois la meilleure, pour les débutants. Que nul n'entre ici s'il n'aime que les lignes droites.

Qu'est-ce que la philosophie ? Les réponses sont aussi nombreuses, ou peu s'en faut, que les philosophes. Cela n'empêche pas toutefois qu'elles se recoupent ou convergent vers l'essentiel. Pour ma part, j'ai un faible, depuis mes années d'études, pour la réponse d'Épicure : « La philosophie est une activité qui, par des discours et des raisonnements, nous procure la vie heureuse. » C'est définir la philosophie par sa plus grande réussite (la sagesse,

la béatitude), et cela vaut mieux, même si la réussite n'est jamais totale, que de l'enfermer dans ses échecs.

Que nul ne soit sage absolument, j'en suis depuis longtemps convaincu. Et quel bonheur qui ne soit fragile, relatif, fluctuant ? Ce n'est pas une raison pour s'enfermer dans la sottise ou le malheur. Là-dessus, voyez l'Ecclésiaste ou Montaigne. Mieux vaut un peu de sagesse que beaucoup de folie. Mieux vaut un « frêle bonheur », comme disait Rousseau, que pas de bonheur du tout.

Que la vie soit difficile – souvent décevante, parfois atroce –, c'est une donnée de l'expérience. Aurions-nous besoin, autrement, de philosopher ? Mais qu'elle vaille la peine d'être vécue, c'est sur quoi la quasi-totalité des philosophes s'accordent, et cela en dit aussi long sur la philosophie que sur la vie.

Méfions-nous de ceux qui promettent le bonheur en trois leçons, mais tout autant de ceux qui le prétendent impossible. Si les premiers avaient raison, la philosophie serait superflue. Si les seconds, nous philosopherions en vain. Qu'ils aient tort les uns et les autres, voilà ce que vingt-cinq siècles de philosophie – à travers tant d'écoles diverses et souvent opposées – ne cessent de nous rappeler. Nous ne sommes pas des sages ? Certes. Nous ne le serons jamais ? C'est vraisemblable. Raison de plus pour philosopher encore et toujours, donc aussi pour s'y mettre sans tarder ! La sagesse n'est ni un état, dans lequel on pourrait s'installer comme dans un fauteuil, ni un leurre, qui nous éloignerait du réel : elle est un idéal, autrement dit un modèle que l'on conçoit – ce qui ne va pas sans abstraction – pour savoir au moins dans quelle direction avancer. Quelle sagesse ? Comment l'atteindre ou s'en approcher ? Les philosophes divergent là-dessus comme sur tout. Aussi convient-il d'en lire plusieurs, plutôt qu'un seul :

leurs divergences mêmes nous éclairent – c’est ce que voudrait suggérer ce recueil –, comme autant d’incitations à penser.

Le bonheur est le but de la philosophie, mais il n’est pas sa norme. La norme de la philosophie, comme de toute pensée digne de ce nom, c’est la vérité au moins possible. Penser ce qui me rend heureux ? Ce ne serait qu’une version sophistiquée – et sophistique – de la méthode Coué. Mieux vaut penser ce qui paraît vrai (quand bien même cette vérité serait cause d’abord de tristesse ou d’angoisse), et essayer, si on le peut, d’en tirer une certaine joie, fût-elle parfois amère, une certaine sérénité, un certain bonheur. La philosophie n’est ni un antalgique ni un euphorisant. Mais elle n’est pas non plus une pensée pure, gratuite ou désintéressée. Se soumettre à « la norme de l’idée vraie donnée » ou possible (pour citer et compléter une formule fameuse de Spinoza), les sciences le font aussi bien, et souvent mieux. Mais elles ne disent pas comment vivre, ni s’il le faut, ni si cela vaut la peine, ni quel bonheur on y peut trouver, ni comment... La philosophie, elle, le fait, ou plutôt les philosophes le font, chacun à sa façon. C’est pourquoi ils nous aident à vivre, en nous aidant à penser.

Le bonheur est le but ; la vérité, la norme ; la philosophie, le chemin. Bon voyage à tous !



La morale



O n se trompe sur la morale. Elle n'est pas là d'abord pour punir, pour réprimer, pour condamner. Il y a des tribunaux pour ça, des policiers, des prisons, et nul n'y verrait une morale. Socrate est mort prisonnier, et plus libre pourtant que ses juges ou ses geôliers. C'est où la philosophie commence, peut-être : dans la conscience, lorsqu'elle ne se soumet qu'au vrai ou qu'à elle-même. C'est où la morale commence, pour chacun, et toujours recommence : là où aucune punition n'est possible, là où aucune répression n'est efficace, là où aucune condamnation, en tout cas extérieure, n'est nécessaire. La morale commence où nous sommes libres : elle est cette liberté même, lorsqu'elle se juge et se commande.

Vous êtes dans un grand magasin, en train d'admirer un bijou, un vêtement ou je ne sais quelle merveille technologique. Trop beau. Trop cher. Une tentation naît : « Et si je l'emportais sans payer ? » Mais un vigile vous regarde ; ou bien il y a un système de surveillance électronique ; ou bien vous avez peur, simplement, d'être pris, d'être puni, d'être condamné... Vous reposez l'objet convoité. Ce n'est pas honnêteté ; c'est calcul. Ce n'est pas

morale ; c'est précaution. La peur du gendarme est le contraire de la vertu, ou ce n'est vertu que de prudence.

Imaginez, à l'inverse, que vous ayez cette bague qu'évoque Platon, le fameux anneau de Gygès, qui vous rendrait à volonté invisible... C'est une expérience de pensée, comme on dit aujourd'hui, et l'une des plus fortes que je connaisse. Platon la raconte avec force détails, qui mériteraient d'être interprétés d'un point de vue psychanalytique. Tout commence par un orage, doublé d'un séisme : le sol se fend, s'ouvre, dégage comme une cavité... Gygès, qui n'est qu'un simple berger, y descend. Il y trouve le cadavre d'une espèce de géant, lequel porte à la main un anneau d'or. Notre berger s'en empare. Et découvre peu après, en la faisant tourner machinalement, qu'elle lui confère, tant qu'il la porte, un étonnant pouvoir. C'est une bague magique ! Il suffit de tourner le chaton vers l'intérieur de la paume pour devenir totalement invisible, comme il suffit de le tourner vers l'extérieur pour redevenir visible... Notre berger, qui passait auparavant pour honnête homme, ne sut pas résister aux tentations auxquelles cet anneau le soumettait. Il profite de ses pouvoirs magiques pour entrer au palais, séduire la reine, assassiner le roi, prendre lui-même le pouvoir, l'exercer à son bénéfice exclusif, bref devient le plus odieux des criminels et des tyrans. C'est comme le frère inversé d'Œdipe : celui-ci se creva les yeux pour ne plus voir le mal qu'il avait fait ; Gygès, grâce à sa bague, peut empêcher qu'on voie celui qu'il fera.

Mais venons-en au fond. Qu'est-ce qu'une telle expérience de pensée nous apprend sur la morale ? Celui qui raconte la chose, au livre II de *La République*, en conclut que le bon et le méchant, ou supposés tels, ne se distinguent que par la prudence

ou l'hypocrisie, autrement dit que par l'importance inégale qu'ils accordent au regard d'autrui, ou par leur habileté plus ou moins grande à se cacher... Posséderaient-ils l'un et l'autre l'anneau de Gygès, plus rien ne les distinguerait : « Ils tendraient tous les deux vers le même but. » C'est suggérer que la morale n'est qu'une illusion, qu'un mensonge, qu'une peur maquillée en mérite. Cela donnerait raison aux hypocrites de tous les temps : nos vertus ne seraient « le plus souvent », comme dira La Rochefoucauld, voire toujours, que « des vices déguisés ». Le mythe de Gygès est censé nous libérer de cette illusion morale. Il suffirait de pouvoir se rendre invisible pour que tout interdit et tout devoir disparaissent. Il n'y aurait plus que la poursuite, par chacun, de son plaisir ou de son intérêt égoïstes. La morale ne serait qu'un leurre. La vertu, qu'un masque.

Est-ce vrai ? Platon, bien sûr, est convaincu du contraire. Mais nul n'est tenu d'être platonicien... La seule réponse qui vaille, pour ce qui vous concerne, est celle que vous vous ferez à vous-même. Imaginez que vous ayez cet anneau. Que feriez-vous ? Que ne feriez-vous pas ? Continueriez-vous, par exemple, à respecter la propriété d'autrui, son intimité, ses secrets, sa liberté, sa dignité, sa vie ? Nul ne peut répondre à votre place : cette question ne concerne que vous, mais vous concerne tout entier. Tout ce que vous ne faites pas mais que vous vous autoriseriez, si vous étiez invisible, relève moins de la morale que de la prudence ou de l'hypocrisie. En revanche, ce que, même invisible, vous continueriez à vous imposer ou à vous interdire, et non par intérêt mais par devoir, cela seul est moral strictement. Votre âme a sa pierre de touche. Votre morale a sa pierre de touche, où vous vous évaluez vous-même. Votre morale ? Ce que vous exigez de vous-même,

non en fonction du regard d'autrui ou de telle ou telle menace extérieure, mais au nom d'une certaine conception du bien et du mal, du devoir et de l'interdit, de l'admissible et de l'inadmissible, enfin de l'humanité et de vous. Concrètement : l'ensemble des règles auxquelles vous vous soumettriez, même si vous étiez invisible et invincible.

Cela fait-il beaucoup ? Cela fait-il peu ? C'est à vous d'en décider. Accepteriez-vous par exemple, si vous pouviez vous rendre invisible, de laisser condamner un innocent, de trahir un ami, de martyriser un enfant, de violer, de torturer, d'assassiner ? La réponse ne dépend que de vous ; vous ne dépendez, moralement, que de votre réponse. Vous n'avez pas l'anneau ? Cela ne dispense pas de réfléchir, de juger, d'agir. S'il y a une différence autre qu'apparente entre un salaud et un honnête homme, c'est que le regard des autres n'est pas tout, c'est que la prudence n'est pas tout. Tel est le pari de la morale, et sa solitude ultime : toute vertu, même vis-à-vis d'autrui, est relation de soi à soi. Agir moralement, c'est presque toujours prendre en compte les intérêts de l'autre, certes, mais « à l'insu des dieux et des hommes », comme dit Platon, autrement dit sans récompense ni châtement possibles, et sans avoir besoin pour cela de quelque autre regard que le sien propre. Un pari ? Je m'exprime mal, puisque la réponse, encore une fois, ne dépend que de vous. Ce n'est pas un pari, c'est un choix. Vous seul savez ce que vous devez faire, et nul ne peut en décider à votre place. Solitude et grandeur de la morale : vous ne valez, moralement, que par le bien que vous faites, que par le mal que vous vous interdisez, et sans autre bénéfice que la satisfaction – quand bien même personne d'autre jamais n'en saurait rien – de bien agir.

C'est l'esprit de Spinoza : « Bien faire et se tenir en joie. » C'est l'esprit tout court. Comment être joyeux sans s'estimer au moins un peu ? Et comment s'estimer sans se gouverner, sans se maîtriser, sans se surmonter ? À vous de jouer, comme on dit, mais ce n'est pas un jeu, encore moins un spectacle. C'est votre vie même : vous êtes, exactement, ce que vous faites. Ici. Maintenant. On peut espérer la richesse, la santé, la beauté, le bonheur... Il serait absurde d'espérer la vertu. Être un salaud ou quelqu'un de bien, c'est à vous de choisir, à vous seul et à chaque instant : vous *valez*, exactement, ce que vous *voulez*.

Qu'est-ce que la morale ? C'est l'ensemble de ce qu'un individu s'impose ou s'interdit à lui-même, non pour augmenter son bonheur ou son bien-être, ce qui ne serait qu'égoïsme, mais pour tenir compte des intérêts ou des droits *de l'autre*, mais pour n'être pas un salaud, mais pour rester fidèle à une certaine idée de l'humanité, et de soi. La morale répond à la question « Que dois-je faire ? » : c'est l'ensemble de mes devoirs, autrement dit des impératifs que je reconnais légitimes – quand bien même il m'arrive, comme tout un chacun, de les violer. C'est la loi que je m'impose à moi-même, ou que je devrais m'imposer, indépendamment du regard d'autrui et de toute sanction ou récompense attendues.

« Que dois-je faire ? », et non pas : « Que doivent faire les autres ? » C'est ce qui distingue la morale du moralisme. « La morale, disait Alain, n'est jamais pour le voisin. » Celui qui s'occupe des devoirs du voisin n'est pas moral, mais moralisateur. Quelle espèce plus désagréable ? Quel discours plus vain ? La morale n'est légitime qu'à la première personne. Dire à quelqu'un :

« Tu dois être généreux », ce n'est pas faire preuve de générosité. Lui dire : « Tu dois être courageux », ce n'est pas faire preuve de courage. La morale ne vaut que pour soi ; les devoirs ne valent que pour soi. Pour les autres, la miséricorde et le droit suffisent.

Au reste, qui peut connaître les intentions, les excuses ou les mérites d'autrui ? Nul, moralement, ne peut être jugé que par Dieu, s'il existe, ou par soi, et cela fait une existence suffisante. Avez-vous été égoïste ? Avez-vous été lâche ? Avez-vous profité de la faiblesse de l'autre, de sa détresse, de sa candeur ? Avez-vous menti, volé, violé ? Vous le savez suffisamment, et ce savoir de vous à vous, c'est ce qu'on appelle la conscience, qui est le seul juge, en tout cas le seul, moralement, qui importe. Un procès ? Une amende ? Une peine de prison ? Ce n'est que la justice des hommes : ce n'est que droit et police. Combien de salauds en liberté ? Combien de braves gens en prison ? Vous pouvez être en règle avec la société, et sans doute il le faut. Mais cela ne vous dispense pas d'être en règle avec vous-même, avec votre conscience, et c'est la seule règle en vérité.

Y a-t-il alors autant de morales que d'individus ? Non pas. C'est tout le paradoxe de la morale : elle ne vaut qu'à la première personne mais universellement, donc pour tout être humain (puisque tout être humain est un « je »). Du moins c'est ainsi que nous la vivons. Nous savons bien, en pratique, qu'il y a des morales différentes, qui dépendent de l'éducation qu'on a reçue, de la société ou de l'époque dans lesquelles on vit, des milieux qu'on fréquente, de la culture dans laquelle on se reconnaît... Il n'y a pas de morale absolue, ou nul n'y a accès absolument. Mais quand je m'interdis

la cruauté, le racisme ou le meurtre, je sais bien que ce n'est pas seulement une question de préférence, qui dépendrait du goût de chacun. C'est d'abord une condition de survie et de dignité pour la société, pour toute société, autrement dit pour l'humanité ou la civilisation.

Kant l'a bien montré : la morale se reconnaît à l'universalité au moins possible. C'est où elle touche à la raison, en chacun et en tous.

Si tout le monde mentait, plus personne ne croirait personne : on ne pourrait même plus mentir (puisque le mensonge suppose la confiance qu'il viole) et toute communication deviendrait absurde ou vaine.

Si tout le monde volait, la vie en société deviendrait impossible ou misérable : il n'y aurait plus de propriété, plus de prospérité pour personne, et plus rien à voler...

Si tout le monde tuait, c'est l'humanité ou la civilisation qui courraient à leur perte : il n'y aurait plus que la violence, les massacres, la peur, et nous serions tous victimes des assassins que nous serions tous...

Ce ne sont que des hypothèses, mais qui nous installent au cœur de la morale. Vous voulez savoir si telle ou telle action est bonne ou condamnable ? Demandez-vous ce qui se passerait si tout le monde se comportait comme vous. Un enfant, par exemple, jette son chewing-gum sur le trottoir : « Imagine, lui disent ses parents, que tout le monde en fasse autant : quelle saleté cela ferait, quel désagrément pour toi et pour tous ! » Imaginez, *a fortiori*, que tout le monde mente, que tout le monde tue, que tout le monde vole, agresse, torture... Comment pourriez-vous désirer une humanité pareille ? Comment pourriez-vous la vouloir pour vos enfants ?

Et au nom de quoi vous exempter de ce que vous voulez pour tous ? Il faut donc vous interdire ce que vous condamneriez chez les autres, ou bien renoncer à vous approuver selon l'universel, c'est-à-dire selon l'esprit ou la raison. C'est le point décisif : il s'agit de se soumettre *personnellement* à une loi qui nous paraît valoir, ou devoir valoir, *pour tous*.

Tel est le sens de la fameuse formulation kantienne de l'impératif catégorique, qu'on trouvera dans ce recueil. Une action n'est bonne que si le principe auquel elle se soumet (sa « maxime », dit Kant) peut être érigé en loi universelle : agir moralement, c'est agir de telle sorte que je puisse désirer, sans contradiction, que tout individu se soumette aux mêmes principes que moi – qu'à la condition, donc, que la maxime qui m'inspire puisse valoir, en droit, pour tous. C'est agir selon l'humanité plutôt que selon le « cher petit moi », et obéir à sa raison plutôt qu'à ses penchants ou intérêts. Cela rejoint l'esprit des Évangiles, ou l'esprit de l'humanité (on trouve des formulations équivalentes de cette « règle d'or » dans toutes les civilisations), tel que Rousseau en énonce la « maxime sublime » : « *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse.* » Cela rejoint aussi, plus modestement, plus lucidement, l'esprit de la compassion, dont Rousseau, là encore, exprime la formule « bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible* ». C'est vivre au moins en partie selon l'autre, ou plutôt selon soi, mais en tant qu'on juge et pense. « *Tout seul*, disait Alain, *universellement...* » C'est la morale même.

Faut-il, pour légitimer cette morale, un fondement ? Ce n'est pas nécessaire, ni forcément possible. Les philosophes discutent d'un tel fondement depuis des siècles ; et nul n'attend, pour agir moralement, qu'ils aient réussi – ce n'est pas demain la veille – à se mettre enfin d'accord.

Un enfant se noie. Avez-vous besoin d'un fondement pour le sauver ? Un tyran massacre, opprime, torture... Avez-vous besoin d'un fondement pour le combattre ?

Un fondement de la morale, ce serait une vérité incontestable, qui viendrait garantir la valeur de nos valeurs : cela nous permettrait de démontrer, y compris à celui qui ne les partage pas, que nous avons raison et qu'il a tort. Mais il faudrait pour cela fonder d'abord la raison, et c'est ce qu'on ne peut, puisque tout fondement la suppose. Quelle démonstration sans principe préalable, qu'il faudrait d'abord démontrer ? Quel fondement, s'agissant de valeurs, qui ne présuppose la morale même qu'il prétend fonder ? L'individu qui mettrait l'égoïsme plus haut que la générosité, le mensonge plus haut que la sincérité, la violence ou la cruauté plus haut que la douceur ou la compassion, comment lui démontrer qu'il a tort ? Et qu'est-ce que cela pourrait bien lui faire, à supposer qu'on le puisse, s'il préfère l'erreur à la vérité ? Celui qui ne pense qu'à soi, que lui importe la pensée ? Celui qui ne vit que pour soi, que lui importe l'universel ? Celui qui n'hésite pas à profaner la liberté de l'autre, la dignité de l'autre, la vie de l'autre, pourquoi respecterait-il le principe de non-contradiction ? Et pourquoi faudrait-il, pour le combattre, avoir les moyens d'abord de le réfuter ? Ce serait mettre la logique bien haut, ou la morale bien bas. L'horreur ne se réfute pas. Le mal ne se réfute pas. Contre la violence, contre la cruauté,

contre la barbarie, nous avons moins besoin d'un fondement que de courage. Et vis-à-vis de nous-mêmes, moins d'un fondement que d'exigence et de fidélité. Il s'agit de n'être pas indigne de ce que l'humanité a fait de soi, et de nous. Pourquoi aurions-nous besoin pour cela d'un fondement ou d'une garantie ? Comment seraient-ils possibles ? La volonté suffit, et vaut mieux.

« Si Dieu n'existe pas, dit un personnage de Dostoïevski, tout est permis. » Mais non, puisque, croyant ou incroyant, vous ne vous permettez pas tout ! Tout, y compris le pire, ce ne serait pas digne de vous !

Le croyant qui ne respecterait la morale que dans l'espoir du paradis, que par crainte de l'enfer, ne serait pas vertueux : il ne serait qu'égoïste et prudent. Celui qui ne fait le bien que pour son propre salut, explique à peu près Kant, ne fait pas le bien (puisque'il agit par égoïsme) et n'est pas sauvé. C'est dire qu'une action n'est bonne, moralement, qu'à la condition qu'on l'accomplisse, comme dit encore Kant, « sans rien espérer pour cela ». C'est l'esprit des Lumières, par quoi l'on entre, moralement, dans la modernité, autrement dit dans la laïcité (au bon sens du terme : au sens où un croyant peut être aussi laïque qu'un athée). C'est l'esprit de Bayle, Voltaire, Kant. Ce n'est pas la religion qui fonde la morale ; c'est la morale, bien plutôt, qui fonde ou justifie la religion. Ce n'est pas parce que Dieu existe que je dois bien agir ; c'est parce que je dois bien agir que je peux avoir besoin – non pour être vertueux mais pour échapper au désespoir – de croire en Dieu. Ce n'est pas parce que Dieu m'ordonne quelque chose que c'est bien ; c'est parce qu'un commandement me paraît moralement bon que je peux envisager qu'il vienne de Dieu. Ainsi la morale n'interdit pas de croire, et même elle conduit, selon Kant,

à la religion. Mais elle n'en dépend pas et ne saurait s'y réduire. Quand bien même Dieu n'existerait pas, quand bien même il n'y aurait rien après la mort (l'athéisme offrant ici comme un anneau de Gygès métaphysique), cela ne nous dispenserait pas de faire notre devoir, autrement dit d'agir, comme disait déjà Spinoza, conformément à certaines « règles de vie » ou « préceptes de la raison » que nous avons reçus (c'est la morale des braves gens) ou compris (c'est la morale du sage), et que l'homme vertueux, qu'il soit croyant ou pas, s'impose volontairement à lui-même. C'est s'approcher le plus qu'on peut – mais en acte, point seulement en pensée – d'une certaine « idée de l'homme », comme dit encore Spinoza, qui soit « comme un modèle placé devant nos yeux ». Toute morale laïque est un humanisme. Tout humanisme est une morale.

« Il n'est rien si beau et légitime, écrivait Montaigne, que de faire bien l'homme, et dûment. » Le seul devoir, c'est d'être humain (au sens où l'humanité n'est pas seulement une espèce animale, mais aussi un acquis de la civilisation) ; la seule vertu, c'est d'agir humainement, au sens normatif du terme, et nul ne peut le faire à notre place.

Cela ne tient pas lieu de bonheur, et c'est pourquoi la morale n'est pas tout. Cela ne tient pas lieu d'amour, et c'est pourquoi la morale n'est pas l'essentiel. Mais aucun bonheur n'en dispense ; mais aucun amour n'y suffit : c'est dire que la morale, toujours, reste nécessaire.

Elle est cette exigence universelle, ou en tout cas universalisable, qui nous est confiée *personnellement*. C'est en faisant bien l'homme, ou la femme, qu'on aide l'humanité à se faire.

La morale n'est pas une branche de la philosophie, mais la philosophie première.

Emmanuel Levinas

Totalité et Infini, « Conclusions », 11

L'homme se fait ; il n'est pas tout fait d'abord, il se fait en choisissant sa morale, et la pression des circonstances est telle qu'il ne peut pas ne pas en choisir une.

Jean-Paul Sartre

L'existentialisme est un humanisme

De tout ce qu'il est possible de concevoir dans le monde, et même en général hors du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une volonté bonne.

Emmanuel Kant

Fondements de la métaphysique des mœurs, I

Il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. Et

si l'imbécile ou le porc sont d'un avis différent, c'est qu'ils ne connaissent qu'un côté de la question : le leur. L'autre partie, pour faire la comparaison, connaît les deux côtés.

John Stuart Mill

L'Utilitarisme, II

J'appelle *moralité* le désir de faire du bien qui tire son origine de ce que nous vivons sous la conduite de la raison.

Baruch Spinoza

Éthique, IV, 37, scolie 1

La conscience morale effective est une conscience agissante ; c'est en cela justement que consiste l'effectivité de sa moralité.

G. W. F. Hegel

Phénoménologie de l'esprit, VI, C

Je me suis fait une maxime pour mon usage personnel :

« Il faut mettre ses principes dans les grandes choses ; aux petites la miséricorde suffit. »

Albert Camus

L'Envers et l'Endroit, Préface

La vraie morale se moque de la morale.

Blaise Pascal

Pensées, 513-4 (éd. Lafuma)

La morale, c'est bon pour les riches. Je le dis sans rire. Une vie pauvre est serrée par les événements ; je n'y vois ni arbitraire, ni choix, ni délibération. Certaines vertus sont imposées ; d'autres sont impossibles. Aussi je hais ces bons conseils que le bienfaiteur donne au misérable. [...]

Je connais une maîtresse d'école maternelle qui a sincèrement essayé d'enseigner un peu de morale à ses petits ; mais les leçons lui rentraient dans la bouche. « Quel plaisir, mes petits amis, d'avoir une maison propre et claire ! » Mais elle rencontrait le regard d'un ou deux mioches qui n'avaient pour fenêtre qu'une tabatière et qu'une mansarde étroite pour trois lits.

« On doit changer son linge de corps une fois par semaine. » Hélas ! Elle savait bien que si on lavait la chemise de ce tout-petit, elle s'en irait en charpie. Les dangers de l'alcoolisme, autre chanson ; mais comme elle allait faire le portrait de l'ivrogne, elle s'apercevait qu'elle pensait au père de ces deux jumeaux, qui commençaient à rougir de honte. Il y a des discours qui vous restent dans les dents.

Comment faire ? Ne point prêcher. Laver ceux qui sont sales, si on peut. Pratiquer soi-même la justice et la bonté. Ne pas faire rougir les enfants. Ne pas appuyer maladroitement sur leurs maux. Ne pas flatter, sans le vouloir, ceux qui ont la bonne chance d'être proprement vêtus et d'avoir des parents sobres. Non, réellement, il vaut mieux parler d'autre chose, de ce qui est à tout le monde, du soleil, de la lune, des étoiles, des saisons, des nombres, du fleuve, de la montagne, de façon que celui qui n'a point de chaussettes se sente tout de même citoyen ; de façon que la maison d'école soit le temple de la justice, et le seul lieu où les pauvres ne soient pas méprisés.

Gardons nos sermons pour les riches ; et d'abord pour nous-mêmes.

Alain

Propos du 13 novembre 1909

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le règlement de nos mœurs, à quelle confusion nous rejetons-nous ! Car ce que notre raison nous y conseille de plus vraisemblable, c'est généralement à chacun d'obéir aux lois de son pays, comme est l'avis de Socrate inspiré, dit-il, d'un conseil divin. Et par là que veut-elle dire, sinon que notre devoir n'a autre règle que fortuite ? La vérité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connaissait qui eût corps et véritable essence, il ne l'attacherait pas à la condition des coutumes de cette contrée ou de celle-là ; ce ne serait pas de la fantaisie des Perses ou des Indes que la vertu prendrait forme. Il n'est rien sujet à plus continuelle agitation que les lois. Depuis que je suis né, j'ai vu trois et quatre fois rechanger celles des Anglais, nos voisins [...].

Que nous dira donc en cette nécessité la philosophie ? Que nous suivions les lois de notre pays ? C'est-à-dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs et la reformeront en autant de visages qu'il y aura en eux de changements de passion ? Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce que je voyais hier en crédit, et demain plus, et que le trait d'une rivière fait crime ? Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà ?

Michel de Montaigne

Essais, II, 12

Ô Montaigne ! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un philosophe peut l'être, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable, et le perfide honoré.

Jean-Jacques Rousseau
Émile ou De l'éducation, IV

Je ne remarque en nous qu'une seule chose qui nous puisse donner juste raison de nous estimer, à savoir l'usage de notre libre arbitre, et l'empire que nous avons sur nos volontés ; car il n'y a que les seules actions qui dépendent de ce libre arbitre pour lesquelles nous puissions avec raison être loués ou blâmés, et il nous rend en quelque façon semblables à Dieu en nous faisant maîtres de nous-mêmes, pourvu que nous ne perdions point par lâcheté les droits qu'il nous donne.

Ainsi je crois que la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste seulement, partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doive être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal ; et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures. Ce qui est suivre parfaitement la vertu.

René Descartes
Les Passions de l'âme, III, § 152-153

Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Jean-Jacques Rousseau
Émile ou De l'éducation, IV

VERTU

C'est la puissance de vouloir et d'agir contre ce qui plaît ou déplaît. C'est une puissance acquise contre tous les genres de convulsion, d'empoiement, d'ivresse et d'horreur. Vertu, c'est athlétisme. Le coureur doit triompher de l'ivresse de courir, et le boxeur, de l'ivresse de frapper. La vertu n'est qu'efficacité ; l'intention n'y est rien. La vertu du chirurgien n'est pas de trembler, pleurer, s'élancer. Les anciens ont défini quatre vertus principales d'après quatre genres d'empoiement. L'empoiement de la peur définit par opposition la vertu de courage. L'ivresse, qui est l'extrême du désir, définit la tempérance. L'empoiement de la convoitise définit la justice. Et l'empoiement des disputeurs définit la sagesse.

Alain
Définitions

La vertu est qualité plaisante et gaie.

Michel de Montaigne
Essais, III, 5

Nul n'est méchant volontairement.

Platon
Timée, 86 d-e ; *Gorgias*, 480 d

Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà, je crois, toute la morale.

Nicolas de Chamfort
Maximes et Pensées, V, 319

Nous désirons une chose parce qu'elle nous semble bonne, plutôt qu'elle ne nous semble bonne parce que nous la désirons.

Aristote
Métaphysique, Λ , 7, 1072 a

Nous ne désirons aucune chose parce que nous la jugeons bonne, mais au contraire nous appelons bonne la chose que nous désirons ; conséquemment, nous appelons mauvaise la chose que nous avons en aversion ; chacun juge ainsi ou estime selon son affect quelle chose est bonne, quelle mauvaise, quelle meilleure, quelle pire, quelle enfin la meilleure ou quelle la pire.

Baruch Spinoza
Éthique, III, scolie de la proposition 39

Dans chacun des systèmes de morale que j'ai rencontrés jusqu'ici, j'ai toujours remarqué que l'auteur procède quelque temps selon la manière ordinaire de raisonner, établit l'existence d'un Dieu ou fait des observations sur les affaires humaines, quand tout à coup j'ai la surprise de constater qu'au lieu des copules habituelles, *est* et *n'est pas*, je ne rencontre plus que des propositions où la liaison est établie par un *doit* ou un *ne doit pas*. C'est un changement imperceptible, mais il est néanmoins de la plus grande importance. Car, puisque ce *doit* ou ce *ne doit pas* expriment une certaine relation ou affirmation nouvelle, il est nécessaire qu'elle soit soulignée et expliquée, et qu'en même temps soit donnée une raison de ce qui semble tout à fait inconcevable, à savoir comment cette nouvelle relation peut être déduite d'autres relations qui en diffèrent du tout au tout. Mais comme les auteurs ne prennent habituellement pas cette précaution, je me permets de la recommander aux lecteurs et je suis convaincu que cette petite attention renversera tous les systèmes courants de morale et nous fera voir que la distinction du vice et de la vertu n'est pas fondée sur les seules relations entre objets et qu'elle n'est pas perçue par la raison.

David Hume

Traité de la nature humaine, III, I, I

Aucun énoncé de faits ne peut être ou ne peut impliquer un jugement de valeur absolu. Permettez-moi de l'expliquer ainsi : supposez que l'un d'entre vous soit omniscient, et que par conséquent il ait une connaissance de tous les mouvements de tous les corps, morts ou vivants, de ce monde, qu'il connaisse également toutes les dispositions d'esprit de tous les êtres humains à quelque époque qu'ils aient vécu, et qu'il ait écrit tout ce qu'il connaît dans un gros livre ; ce livre contiendrait la description complète

du monde. Et le point où je veux en venir, c'est que ce livre ne contiendrait rien que nous appellerions un jugement *éthique* ni quoi que ce soit qui impliquerait logiquement un tel jugement. Naturellement, il contiendrait tous les jugements de valeur relatifs, toutes les propositions scientifiquement vraies, et en fait toutes les propositions vraies qui peuvent être formulées. Mais tous les faits décrits seraient en quelque sorte au même niveau, et de même toutes les propositions seraient au même niveau. [...] Par exemple, si nous lisons dans notre livre la description d'un meurtre, avec tous ses détails physiques et psychologiques, la pure description de ces faits ne contiendra rien que nous puissions appeler une proposition *éthique*. Le meurtre sera exactement au même niveau que n'importe quel autre événement, par exemple la chute d'une pierre. Assurément, la lecture de cette description pourrait provoquer en nous la douleur, la colère ou toute autre émotion, ou nous pourrions dire quelle a été la douleur ou la colère que ce meurtre a suscitée chez les gens qui en ont eu connaissance, mais il y aura là seulement des faits, des faits, – des faits mais non de l'éthique.

Ludwig Wittgenstein

Leçons et Conversations, « Conférence sur l'éthique »

Quand je parle du savoir en tant qu'élément de la vie bonne, je ne pense pas au savoir éthique, mais au savoir scientifique et à la connaissance des faits particuliers. Je ne crois pas qu'il y ait à proprement parler rien qui ressemble à un savoir éthique. Si nous désirons agir en vue d'une fin donnée, le savoir peut nous éclairer sur les moyens d'y parvenir, et ce savoir peut vaguement passer pour éthique. Mais je ne crois pas que nous puissions décider si une conduite est bonne ou mauvaise sans nous référer à ses conséquences probables. Considérant une fin donnée, c'est à la science de découvrir comment la réaliser. Toutes les règles morales

doivent être soumises à un examen pour savoir si elles tendent vers les fins que nous désirons. Je dis les fins que nous désirons, non pas les fins que nous *devrions* désirer. Ce que nous devrions désirer n'est, en fait, que ce que quelqu'un d'autre souhaite nous voir désirer. D'ordinaire, c'est ce que les autorités – parents, professeurs, policiers, juges – souhaitent nous voir désirer. Si vous me dites : « Vous devriez faire telle ou telle chose », le moteur de votre injonction réside dans la supposition que je désire votre approbation – en même temps peut-être que les récompenses ou les punitions qui dépendent de votre approbation ou de votre désapprobation. Puisque tout comportement naît du désir, il est clair que les conceptions éthiques n'ont pas d'importance, sauf dans la mesure où elles influencent le désir. Elles y parviennent parce qu'on désire être approuvé et que l'on craint d'être désapprouvé. [...] En dehors des désirs humains, il n'existe pas de critère moral.

Bertrand Russell

Ce que je crois

Il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde entier à une égratignure de mon doigt.

David Hume

Traité de la nature humaine, II, III, III

Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume : chacun ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut dépandre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement.

Michel de Montaigne

Essais, I, 23

La nature contient-elle des normes et des valeurs ? Non. Le monde naturel est un monde de faits (désenchanté, comme le dit Max Weber), non de valeurs. Il suit son cours de la même manière, qu'il apporte souffrance et ruine, ou paix et prospérité. Iago est aussi « naturel » que Mère Teresa. C'est *nous* qui forgeons des valeurs ou des normes.

Pascal Engel
Épistémologie pour une Marquise, XIX

Le sens du monde doit se trouver en dehors du monde. Dans le monde toutes choses sont comme elles sont et se produisent comme elles se produisent : il n'y a *en lui* aucune valeur – et s'il y en avait une, elle serait sans valeur.

S'il existe une valeur qui ait de la valeur, il faut qu'elle soit extérieure à tout ce qui arrive, et à tout état particulier. Car tout événement et tout état particulier sont accidentels.

Ce qui les rend non accidentels ne peut se trouver dans le monde, car autrement cela aussi serait accidentel.

Il faut que cela réside hors du monde.

Ludwig Wittgenstein
Tractatus logico-philosophicus, 6.41

Quant au bien et au mal, ils n'indiquent rien d'objectif, du moins dans les choses considérées en elles-mêmes, et ne sont autre chose que des façons de penser ou des notions que nous formons parce que nous comparons les choses entre elles. Une seule et même chose peut en effet, dans le même temps, être bonne et mauvaise, et aussi indifférente. Par exemple la musique est bonne pour le

mélancolique, mauvaise pour l'affligé ; et pour le sourd, elle n'est ni bonne ni mauvaise. Bien qu'il en soit ainsi, il nous faut pourtant conserver ces façons de parler. Désirant en effet former une idée de l'homme qui soit comme un modèle de la nature humaine placé devant nos yeux, il nous sera utile de conserver ces mots dans le sens que j'ai dit. J'entendrai donc par « bon », dans ce qui va suivre, ce que nous savons avec certitude être un moyen de nous rapprocher de plus en plus du modèle de la nature humaine que nous nous proposons. Et par « mauvais », au contraire, ce que nous savons avec certitude nous empêcher de reproduire ce modèle.

Baruch Spinoza
Éthique, IV, Préface

Il n'y a pas de Bien ni de Mal, mais il y a du *bon* et du *mauvais*. [...] Voilà donc que l'Éthique, c'est-à-dire une typologie des modes d'existence immanents, remplace la Morale, qui rapporte toujours l'existence à des valeurs transcendantes. La morale, c'est le jugement de Dieu, le système du jugement. Mais l'Éthique renverse le système du jugement. À l'opposition des valeurs (Bien-Mal) se substitue la différence qualitative des modes d'existence (bon-mauvais). L'illusion des valeurs ne fait qu'un avec l'illusion de la conscience : parce que la conscience est essentiellement ignorante, parce qu'elle ignore l'ordre des causes et des lois, des rapports et de leurs compositions, parce qu'elle se contente d'en attendre et d'en recueillir l'effet, elle méconnaît toute la Nature. Or il suffit de ne pas comprendre pour moraliser. Il est clair qu'une loi, dès que nous ne la comprenons pas, nous apparaît sous l'espèce morale

d'un « Il faut ». Si nous ne comprenons pas la règle de trois, nous l'appliquons, nous l'observons comme un devoir.

Gilles Deleuze
Spinoza, philosophie pratique, II

« Par-delà le Bien et le Mal », cela du moins ne veut pas dire :
« par-delà le bon et le mauvais ».

Friedrich Nietzsche
Généalogie de la morale, I, 17

Lorsque vous affirmez qu'une action ou un caractère sont vicieux, vous voulez simplement dire que, sous l'effet de votre constitution naturelle, vous éprouvez, à les considérer, un sentiment de blâme. On peut donc comparer le vice et la vertu aux sons, aux couleurs, à la chaleur et au froid qui, selon la philosophie moderne, sont non pas des qualités des objets mais des perceptions de l'esprit : cette découverte en morale, comme l'autre découverte en physique, doit être regardée comme un progrès considérable des sciences spéculatives ; pourtant, comme l'autre découverte, elle a peu ou pas d'influence en pratique. Rien ne peut être plus réel, rien ne peut nous intéresser davantage que nos propres sentiments de plaisir et de douleur ; si ces sentiments sont favorables à la vertu et défavorables au vice, rien de plus ne peut être réclamé pour régler notre conduite et nos mœurs.

David Hume
Traité de la nature humaine, III, I, I

En vérité, les hommes se sont eux-mêmes donné leur bien et leur mal. En vérité, ils ne les ont pas pris, ils ne les ont pas trouvés, ils ne les ont pas entendus comme une voix descendue du ciel.

C'est l'homme qui a donné de la valeur aux choses, afin de se conserver ; c'est lui qui leur a donné un sens – un sens humain ! C'est pourquoi il s'appelle « homme », c'est-à-dire celui qui évalue.

Évaluer, c'est créer : écoutez donc, vous qui êtes créateurs ! C'est l'évaluation qui fait des trésors et des joyaux de toutes choses évaluées.

Friedrich Nietzsche

Ainsi parlait Zarathoustra, I, « Des mille et un buts »

- Où est le bien ?
- Dans la volonté.
- Et le mal ?
- Dans la volonté.
- Et ce qui n'est ni bien ni mal ?
- Dans ce qui ne dépend pas de la volonté.

Épictète

Entretiens, II, 16

Les hommes sont faits les uns pour les autres. Donc instruis-les, ou supporte-les.

Marc Aurèle

Pensées, VIII

Ne plus du tout discuter sur ce sujet : « Que doit être un homme de bien ? », mais l'être.

Marc Aurèle
Pensées, X

Voici la morale parfaite : vivre chaque jour comme si c'était le dernier ; ne pas s'agiter, ne pas sommeiller, ne pas faire semblant.

Marc Aurèle
Pensées, VII

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

Blaise Pascal
Pensées, 678-358

Je veux bien, par amour de l'humanité, accorder que la plupart de nos actions soient conformes au devoir ; mais si l'on en examine de plus près l'objet et la fin, on se heurte partout au cher moi, qui toujours finit par ressortir ; c'est sur lui, non sur le strict commandement du devoir, qui le plus souvent exigerait l'abnégation de soi-même, que s'appuie le dessein dont elles résultent. Il n'est pas précisément nécessaire d'être un ennemi de la vertu, il suffit d'être un observateur de sang-froid pour qu'à certains moments (surtout si l'on avance en âge et si l'on a le jugement d'une part mûri par l'expérience, d'autre part aiguïté pour l'observation) on doute que quelque véritable vertu se rencontre réellement dans le monde. Et alors il n'y a rien pour nous préserver de la chute complète de nos idées du devoir, pour conserver dans l'âme un

Le plaisir de penser

*P*hilosopher, c'est penser par soi-même. Mais nul n'y parvient valablement qu'en s'appuyant d'abord sur la pensée des autres, et spécialement des grands philosophes du passé.

Sont rassemblées ici quelque six cents citations des plus brillants esprits de la pensée occidentale, regroupées en douze thématiques majeures : la morale, la politique, l'amour, la mort, la connaissance, la liberté, Dieu, l'athéisme, l'art, le temps, l'homme, la sagesse. Chacune s'ouvre par une présentation admirablement claire et concise.

Dans cette remarquable introduction à la philosophie, qui a déjà séduit des dizaines de milliers de lecteurs, André Comte-Sponville s'adresse aussi bien aux lycéens qu'à tous ceux qui, quel que soit leur âge, veulent « penser mieux, pour vivre mieux ».

André Comte-Sponville, philosophe humaniste, fut longtemps maître de conférences à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, traduits en une trentaine de langues, dont le *Petit traité des grandes vertus* (1995), *C'est chose tendre que la vie* (2015), le *Dictionnaire amoureux de Montaigne* (2020) ou encore *La clé des champs et autres impromptus* (2023).

ISBN : 978-2-311-15086-5

29 €



Vuibert